

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gaëtan Brulotte, Sylvie Gendron, Frederick Letia

Michel Lord

Number 156, Winter 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73099ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2014). Review of [Gaëtan Brulotte, Sylvie Gendron, Frederick Letia].
Lettres québécoises, (156), 38–39.



GAËTAN BRULOTTE

La contagion du réel

Montréal, Lévesque, coll. « Réverbération », 2014, 152 p., 23 \$.

Explorer le labyrinthe du réel

On me fait l'honneur de rappeler en page quatre de couverture de *La contagion du réel* ce que j'ai écrit dans *Lettres québécoises* à propos d'un recueil précédent de Gaëtan Brulotte, à savoir que le nouvellier « n'a cessé d'explorer de nouvelles avenues pour dire le monde ». Je pourrais en dire autant de ce dernier recueil.

Après une entrée littéraire remarquable en 1979 avec un roman (*L'emprise*), Brulotte s'est consacré presque exclusivement à la pratique de la nouvelle, publiant un ou deux recueils par décennie à partir du *Surveillant* (1982). Ce cinquième, s'il ne cause aucune surprise, est tout à fait dans la lignée des précédents avec ses 23 nouvelles bien ficelées et de longueur variable (entre 2 et 12 pages).

Le titre ne renvoie à aucune nouvelle en particulier. Est-ce à dire que l'ensemble se veut thématique? Sans doute, mais très librement, la *contagion* associée au *réel* créant des attentes ambivalentes, la maladie, tout aussi bien que le malheur et le bonheur pouvant être contagieux. Sous diverses formes canoniques ou exploratoires, Brulotte multiplie les angles d'approche de ce motif à double tranchant.

« La cimenterie », en ouverture de recueil, illustre le côté sombre de l'amour et de la jalousie, alors que le dernier texte, « Clair de chair », son côté lumineux. Le premier texte est résolument fictif et narratif (un simple ouvrier se venge à coups de ciment), l'autre, sans doute biographique, se faisant à la fois journal intime, confession, rêverie (le Rousseau du *Promeneur solitaire* est convoqué) et essai, réflexion sur la vie, sa vie après une grave maladie dont l'auteur est sorti grandi dans l'idée de l'importance du corps, de l'hédonisme et de la vie comme œuvre d'art.

Brulotte exploite aussi une de ses voies préférées dans plusieurs nouvelles : l'ironie mordante. Ainsi, dans « L'auberge désirable », un homme raconte les déboires que lui et sa femme ont subis dans une auberge que le site Web présentait comme un paradis exquis. Le texte est constitué de dix fragments qui se donnent en deux temps, d'abord un bref chapeau descriptif des merveilles promises aux clients, suivi de la narration de la réalité vécue, un séjour misérable dans un motel minable.

Brulotte en remet encore par antithèse dans « La géniale invention du docteur Austherr », abordant cette fois un univers qu'il connaît depuis longtemps : la vie universitaire. La nouvelle prend la forme d'un rapport d'une université qui a nommé un microgestionnaire pour faire le ménage dans un département de sciences humaines. Toutes les tares des nouvelles formes d'administration sont étalées du point de vue de la direction qui se réjouit de « l'imposition du respect par la crainte » (p. 74) dans ce qu'on considère désormais comme une simple « entreprise » (p. 75), et qui se sent libre d'utiliser une « vaste stratégie de démoralisation » (p. 75) pour parvenir à ses fins iniques. Ironie du sort : ce n'est même plus de la fiction.



GAËTAN BRULOTTE

Allant plus profondément dans ses explorations, Brulotte offre un auto-portrait déguisé, remaniement de celui qu'il a publié dans le numéro que *Lettres québécoises* lui a consacré en 1995. Cela devient « Hétéroportrait d'un écrivain », qui prolonge également « Légendes d'un album de photos », un texte paru dans *Épreuves* en 1999. Le même Serge Gravier dresse la liste de ses « projets abandonnés » (p. 91), de « ses objets fétiches » (p. 93), de « ses dilections et refus » (p. 95), où il avoue « aime[r] les listes, les inventaires, part d'un art de soi » (p. 96). Un art de l'Autre aussi, car il se sait « critique de notre époque » et considère que c'est là son « rôle en tant qu'écrivain » (p. 96).

Comme chez les meilleurs nouvelliers, l'art de faire bref chez Gaëtan Brulotte mène à tout.

☆☆ ½

SYLVIE GENDRON

Quelqu'un

Québec, L'instant même, 2014, 138 p., 17,95 \$.

La difficile recherche du bonheur

Curieuse coïncidence, *Quelqu'un pour m'écouter* de Réal Benoit est paru en 1964, année de la naissance de Sylvie Gendron. Le rapport entre les deux? L'Autre et surtout Soi qu'on cherche dans l'autre ou vice versa.

Des dix-huit nouvelles offertes, quatorze ont connu la parution de 1998 à 2014, bien que la plupart soient très récentes.

La plus ancienne, « Les taies », donne la parole au fils d'une femme battue qui vient pleurer sur son oreiller qu'elle lave ensuite à répétition pour faire disparaître les traces de sang. Dans cette nouvelle inaugurale de l'œuvre de Gendron — dont c'est le premier recueil de nouvelles (un



SYLVIE GENDRON



recueil de poésie a paru en 2013) —, une chose m'a frappé : la tendance au procédé de la répétition. C'est le cas de la nouvelle qui ouvre l'ouvrage, « Une sur trois », dans laquelle une femme dont on répète souvent qu'elle « connaît ses limites » vit modestement avec sa fillette. Elle se croit douée pour le bonheur (autre répétition). On finit par ne voir que ces reprises textuelles. Sous une autre forme, le motif se répète dans la nouvelle suivante, « Dernière séance », où des amants approchant de la soixantaine se querellent au sujet de la retraite. Lui, forcé de la prendre, répète *ad nauseam* à son amante qu'elle doit aussi la prendre. À la crise succède la paix, le bonheur retrouvés.

À tout prendre, malgré certaines réserves, je dois avouer que ce recueil ne dépare pas le corpus nouvellier québécois, comme d'ailleurs pratiquement tout ce qui sort de L'instant même.

Si le malheur est représenté, le bonheur, lui, est fortement recherché par les personnages de Gendron. C'est même mis de l'avant dans « La recette du bonheur » qui consiste en un flot de paroles, de pensées qui tournent autour de la métaphore culinaire, la cuisine source de tous les bonheurs se mêlant à des obsessions psychanalytiques et littéraires. « Je peux enfin tout dire » (p. 53) soutient la discoureuse. C'est beaucoup dire.

Autre forme de bonheur mitigé dans « Un bonheur invisible », où une institutrice qui se trouve trop grosse s'intéresse à un jeune garçon trop maigre. Tous deux se sentent seuls et la chute semble révéler qu'ils sont morts, mais peuvent regarder « [t]out en bas, sur la Terre [qu'ils ont] tant aimée, et dû quitter à contrecœur » (p. 70).

La nouvelle de clôture, « Une rose sans pourquoi » — au titre qui rappelle que Gendron est aussi poète —, met en scène une professeure à la retraite qui vit comme en suspens entre la joie et la tristesse et qui trouve enfin une forme de rédemption lorsqu'elle découvre qu'elle vit « seule... avec *Quelqu'un* » (p. 132), mince consolation pour quelqu'un qui semble en deuil d'un certain Pascal.

À tout prendre, malgré certaines réserves, je dois avouer que ce recueil ne dépare pas le corpus nouvellier québécois, comme d'ailleurs pratiquement tout ce qui sort de L'instant même.



FREDERICK LETIA

Les chroniques de l'inquiétude

Montréal, Sémaphore, 2014, 132 p., 17,95 \$.

Chroniques de l'à-peu-près

Personne ne veut ruiner une carrière littéraire pour le simple plaisir de la chose, même si elle commence à l'aube de la soixantaine, mais force est de constater que tous ne sont pas doués pour la nouvelle, un « petit genre » plus difficile à pratiquer que certains ne le croient. Les bavures stylistiques ou formelles y sont impardonnables. Ces *chroniques de l'inquiétude* en sont le meilleur exemple. Je m'explique.

Plusieurs des sept nouvelles contiennent un récit censément fait par un personnage parfaitement inconnu du narrateur premier, mais qui déballe tous les secrets de sa vie, et ce, toujours à la troisième personne : « Voici ce qu'elle me conta en ce matin clair. "Elle s'appelait Jutra" » (« Jutra », p. 8) ; « Voici ce qu'elle me conta. "Le village de son enfance [...]" » (« L'auberge », p. 89). Outre l'incongruité de la répétition du procédé du « contage » et de cette distance narrative, les récits dans le récit multiplient les scènes dialoguées et insèrent des lettres *in extenso* dans ce qui devrait prendre la forme du discours parlé, énoncé directement à l'adresse de l'inconnu. Mais il y a plus.



Le professeur de la nouvelle du même nom est hanté par ses recherches en histoire dont on ne sait que ceci : « Un noble dessein l'animait, [il] arpentaient le passé pour y déchiffrer les clefs du futur. » Mais deux phrases plus loin, on a droit à ceci : « Il n'avait guère le loisir de penser. » (p. 38) Que de belles recherches cela doit produire. Puis le récit bifurque, le professeur étant amené à déballer l'histoire de sa vie à — devinez qui — une parfaite inconnue. Il lui révèle qu'à l'école « il apprenait et s'instruisait » (p. 54) mais, un peu plus loin, que « [p]ersonne ne lui apprit quoi que ce soit » (p. 55). En voilà une belle éducation !

Et ça continue. Dans « Le marchand de glaces », ledit marchand improvisé, un comptable qui ignore tout du métier, a « une idée fixe [...] Un jour peut-être la renommée de *Gelati di Gianni* [son échoppe à venir] s'étendrait au-delà des frontières, deviendrait une référence » (p. 64-65). Survient alors cette révélation : « Le marchand de glaces [qui ne l'est pas encore] ne visait pas la gloire. Ses ambitions se limitaient à un bonheur simple. Il n'aspirait qu'à satisfaire autrui. » (p. 65) Faudrait s'entendre.

Par ailleurs, « L'auberge », entre autres nouvelles, contient son lot de perles. L'aubergiste, qui ne l'est plus, « avait la voix traînante, écorchée [et] un timbre empli [...] de riches nuances qui jaillissaient en torsades du tréfonds de sa gorge » (p. 86). Un beau concert aux résonances multiples. Elle rencontre un « grand dadaï [qui] l'avait émue par la grâce d'un sourire désarticulé », ce qui amène la femme à suivre « la voie que lui dictaient ses hormones » (p. 90). Érotique, n'est-ce pas ? Mais elle finit par douter de lui : « Ce doute qui ternissait ses espérances devint [...] plus corrosif. Parfois même son ombre porteuse d'abîmes affleurait à la commissure de ses lèvres. » (p. 97) Une belle remontée...

Assez, la coupe est pleine. Je crois que je n'aurai pas à faire de dessin.